

RM121
F65
E.1

TRAITE

DE
THERAPEUTIQUE

APPLIQUEE
PAR M. J. F. FONSSAGRIVES

PARIS
MONTPELLIER

TOME PREMIER

PARIS

V. ADRIEN DELAUNAY, LIBRAIRE

MONTPELLIER

LIBRAIRIE DE DOCTEUR GRANDJEAN

MONTPELLIER

PRÉFACE

Le livre que j'ai publié récemment sur la thérapeutique générale (*) constituait, à proprement parler, une introduction à celui-ci. Dans le premier, j'ai posé les principes; je les applique dans le second. Les liens étroits qui existent entre ces deux ouvrages rendent donc superflues, je le crois du moins, toute profession de foi thérapeutique et toute affirmation doctrinale. Je n'ai, en réalité, qu'à dire ici le but que je me suis proposé en écrivant ce traité de thérapeutique appliquée, c'est-à-dire l'idée de ce livre et la route par laquelle j'y ai tendu, c'est-à-dire sa méthode.

L'idée a été de mettre entre les mains des praticiens un ouvrage de thérapeutique qui, leur présentant l'inventaire, aussi exact que possible, des ressources dont l'art de guérir dispose à notre époque, le dégageât avec soin des superfluités qui l'encombre; de donner satisfaction aux droits de la raison jusqu'à cette limite où, renonçant à comprendre, elle doit se contenter provisoirement de constater, et s'en tenir, faute de mieux, aux faits d'empirisme, vérifiés d'ailleurs par les procédés rigoureux

(*) Fonssagrives, *Principes de thérapeutique générale, ou le Médicament envisagé aux points de vue physiologique, clinique et posologique*; Paris, 1875.

de la méthode expérimentale ; de tracer, enfin, avec netteté la limite actuelle de ce qui est possible en thérapeutique et de ce qui ne l'est pas. J'espère ainsi avoir affermi leur foi dans la puissance d'une médecine qui sait où elle va et ce qu'elle peut, et qui reste dans le vrai de sa mission en se tenant à égale distance du mirage des illusions et de l'énerverment du scepticisme.

Sentir toujours son utilité en thérapeutique est le but que le clinicien doit se proposer ; il est certainement aujourd'hui, et dans tous les cas, permis à son ambition ; et, si je ne suis pas resté trop au-dessous de la tâche laborieuse que j'ai entreprise, j'espère qu'on retirera de la lecture de cet ouvrage l'impression que la thérapeutique est assez avancée, de nos jours, pour que celui qui connaît toutes ses ressources et qui sait bien les employer ne se sente complètement désarmé dans aucun cas et y joue un rôle, limité souvent, utile toujours. Et il faut cela pour remplir sa mission fructueusement et d'une manière digne. Je ne sais pas, en effet, d'abaissement plus grand et de souffrance plus pénible que de faire de la médecine sans y croire, et de se traîner sans conviction dans des formules qui ne disent rien à l'esprit et dans une routine qui le déshonore et l'énerve ; de substituer, en d'autres termes, par une abdication invétérée du travail et de l'intelligence, le métier à la mission.

J'ai dit ailleurs, et je le maintiens, que le scepticisme thérapeutique dérive moins souvent d'une disposition native ou acquise de l'esprit que d'un savoir imparfait, d'un travail insuffisant ou d'un jugement faible, qui, ne pouvant croire à tout en médecine, en arrive d'un bond à ne plus rien croire. Oui, la médecine est bornée, il est puéril de le redire ; mais les limites de son action sont aujourd'hui assez éloignées pour que l'esprit s'y sente un large champ, et, d'ailleurs, ces limites sont mobiles : chaque siècle, chaque année, presque chaque jour, les reculent. Oui, la médecine ne peut rien contre l'irréparable ; elle ne prévaudra probablement jamais contre des lésions organiques ; mais n'a-t-elle pas prise sur les troubles fonctionnels dont celles-ci sont l'occasion ? ne peut-elle pas toujours prolonger la vie des malades qu'elle est impuissante à guérir, et, là où elle n'atteint pas ce résultat, n'a-t-elle pas enfin à exercer ce ministère du soulagement qui est l'un des plus usuels et des plus salutaires de ses attributs ? Guérir, faire durer, soulager, quel programme ! et il est celui de tout homme

que la médecine place en face de la vie humaine, avec mission de la défendre. S'il est au-dessous de sa tâche, qu'il n'accuse ni la faillibilité, ni l'insuffisance de la médecine, mais bien sa propre insuffisance. Les ressources existent, il faut les connaître ; l'arsenal de pharmacologie et d'hygiène, dans lequel la thérapeutique va chercher ses moyens d'action, est bien muni ; il faut seulement connaître les armes qu'il renferme pour chaque genre de lutte, aller prendre, là où elles sont, celles qui semblent le mieux trempées, et se préparer, par un maniement assidu, à en faire un bon usage.

Diderot a dit qu'il fallait de l'enthousiasme pour bien faire les métiers les plus humbles ; à plus forte raison en faut-il pour bien pratiquer cet art de la médecine que les anciens proclamaient le grand art. Et il ne s'agit pas ici d'un enthousiasme qui emporte l'imagination hors des limites du réel et du possible, mais d'une ardeur de conviction puisée dans le travail et le savoir, qui éclaire le jugement sans l'éblouir et qui donne à l'âme l'ambition du bien et l'ambition du vrai, ces deux ailes qui, seules, la portent haut. Cela revient à dire qu'il faut aimer la médecine pour la bien faire et qu'il faut connaître toutes ses ressources pour l'aimer. Qui ne l'aime pas n'en est pas digne. Le travail est donc pour le médecin le principe de toute conviction, c'est-à-dire de toute force, et c'est dans sa thérapeutique, couronnement et aboutissant de tout l'édifice de son instruction médicale, que s'affirme l'intensité et la qualité de son labeur. Chose singulière ! c'est à une époque comme la nôtre, où l'art des médicaments a réalisé les acquisitions les plus précieuses, a étudié avec le plus de fruit et de précision ses ressources et a porté sur elles la lumière d'une saine critique, à la fois expérimentale et historique ; c'est à notre époque, dis-je, que le scepticisme semble faire les progrès les plus rapides. Il y a là quelque chose d'anormal. Nous savons plus, nous devons croire davantage.

Je ne saurais dans ce résultat mettre complètement hors de cause la méthode suivie habituellement dans les ouvrages de thérapeutique, et, comme j'en ai adopté une tout à fait différente, la critique de la première servira de justification à la seconde.

Faire séparément l'histoire de chaque médicament, en le considérant, non pas comme un faisceau d'agents très-divers, suivant la façon dont on l'emploie, les doses, les formes posologiques, faisceau que l'indication clinique va dénouer pour y choisir